

CORBETT, Noël, dir., *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1990. 398 p. 29 \$

Claude Tousignant

Volume 45, numéro 4, printemps 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/305024ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/305024ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Tousignant, C. (1992). Compte rendu de [CORBETT, Noël, dir., *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1990. 398 p. 29 \$]. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 45(4), 606–609. <https://doi.org/10.7202/305024ar>

CORBETT, Noël, dir., *Langue et identité. Le français et les francophones d'Amérique du Nord*. Québec, Presses de l'Université Laval, 1990. 398 p. 29\$

Ce volume, qui constitue un recueil de textes publiés au cours des vingt dernières années, a pour but de promouvoir l'étude du français canadien chez les francisants anglophones ainsi que chez les francophones. Une quarantaine d'études y traitent donc de sujets aussi variés que le bilinguisme et les niveaux de langue, le français langue du travail et l'histoire du français canadien. Les textes, suivis de questions visant à inciter l'étudiant à la réflexion, ont été regroupés sous quatre grands thèmes, soit: la définition du français canadien, le français au Québec, le français hors-Québec et les caractéristiques du français canadien.

La première de ces sections s'ouvre sur une soirée en Colombie britannique (p. 3 et ss) où l'écrivain Roch Carrier tente de convaincre ses amis anglo-canadiens que le français québécois détiendrait une vingtaine d'années d'avance sur celui parlé en France. Cette entrée en matière, quoique un peu simpliste, a l'intérêt d'allier spontanéité et bonne humeur à un sujet souvent associé à l'émotivité et à l'anxiété. Suit un intéressant exposé du sociologue Marcel Rioux (p. 7 et ss), où ce dernier associe le vocable «Québécois» à un symbole d'affirmation de soi, d'autodétermination (p. 9) et où l'expression Canadien français serait au contraire porteuse d'une volonté de différenciation d'autrui, négative, selon l'auteur. Pour sa part, le linguiste Gilles Bibeau (p. 11 et ss) insiste avec raison sur le fait que c'est surtout l'usage populaire de la langue qui nous fait entendre les variantes les plus distinctives du français québécois. Le français québécois soutenu, en revanche, se tient assez près du français «international» (p. 13), épithète désuète et utopique, que l'auteur a heureusement placée entre guillemets. Un bon tour d'horizon qui, toutefois, aurait dû expliciter et intégrer davantage au texte les nombreux tableaux d'emprunts, d'archaïsmes, etc.

Dans «Joual ou français québécois» (p. 19 et ss), le romancier Jacques Benoît, à partir de citations de linguistes, donne la réplique aux Pierre Elliot Trudeau et Jean-Paul Desbiens qui, vers 1960, ont traité le français des Québécois de «lousy French», de «joual». La citation la plus importante revient toutefois à Jean-Claude Corbeil qui déclare que le français québécois populaire a toujours été comparé au français parisien bourgeois, ce qui constitue davantage un écart sociologique que linguistique. Là réside, à mon avis, une large part des justifications sous-tendant le vieux complexe québécois d'infériorité à l'égard du français d'outre-mer.

Le linguiste Laurent Santerre (p. 29 et ss) s'emploie à dédramatiser les notions de dialecte et de niveau de langue au Québec. Le phonéticien suggère

même qu'il faudrait «enseigner tout le français québécois à tous ses niveaux parlé et écrit» (p. 32). Ce qui me rend toutefois songeur, dans la mesure où l'apprenant vivant au Québec finit tôt ou tard par acquérir les variantes populaires du québécois alors que celui qui n'est que de passage risque de s'encombrer de connaissances qu'il aura tôt fait d'oublier dès qu'il se retrouvera hors du Québec.

Le manifeste collectif de l'UQAM (p. 35 et ss) est un texte dense qui demeure à ce jour l'un des meilleurs éléments de réflexion portant sur la situation linguistique québécoise. L'égalité des langues, leur indépendance face aux capacités intellectuelles, le changement et la variation linguistiques sont des concepts répondant adéquatement aux prétentions des défenseurs de la «belle langue», dénuées de tout fondement scientifique.

Le premier volet de l'ouvrage se clôt sur un texte de Jean-Denis Gendron (p. 53 et ss) qui attribue au développement récent d'une nouvelle classe supérieure un changement de conscience linguistique des Franco-Québécois. Il n'est toutefois pas aisé de partager l'optimisme de l'auteur qui décrit le français comme étant devenu une «langue utile et nécessaire aux non-francophones pour gagner leur vie au Québec ou encore le facteur premier d'une nouvelle appartenance qui engloberait l'ensemble des Québécois» (p. 61). À ce propos, l'analyse de Linteau *et al.* (p. 65 et ss), qui ouvre la seconde partie de l'ouvrage, souligne, comme pour répondre à Gendron, que «la montée d'une nouvelle bourgeoisie francophone et la francisation accrue de l'économie québécoise arrivent trop tard pour renverser des choix qui ont été faits avant 1960» (p. 66-67).

Michel Guillotte, du Conseil de la langue française (p. 77 et ss), parle des difficultés de mise en application d'un programme de francisation d'une entreprise. Parmi les raisons invoquées, Guillotte aurait pu parler de la simplicité morphologique des formes anglaises, contrastant avec leur équivalent français. Toujours en rapport avec la francisation des entreprises, le journaliste Benoît Aubin (p. 91 et ss), dans un style vivant, souligne que certains cadres français bilingues y auraient laissé quelques plumes (et quelque prestige!) au profit de cadres anglophones désormais bilingues. C'est Guy Deshaies, de la revue *l'Actualité*, qui conclut cette section par une querelle de boules de cristal sur le Québec de l'an 2000. Le seul consensus pouvant se dégager des propos du démographe Henripin, du mathématicien Castonguay et de l'économiste Mathews se résume à ceci: le Québec de demain aura vieilli, sera de plus en plus minoritaire au Canada et peut-être plus bilingue qu'aujourd'hui.

Avec un titre comme «Le français hors Québec: assimilation et adaptation», la troisième partie du volume ne porte que bien peu à l'optimisme. Et pour cause! L'anthropologue Louis-Jacques Dorais (p. 129 et ss) affirme que la désaffection des jeunes dans les régions francophones plus éloignées du Québec risque d'entraîner la disparition du français d'ici deux générations. Une leur d'espoir pointe toutefois à l'horizon alors que Louise Péloquin (p. 145 et ss), analysant les attitudes des Franco-Américains, perçoit une tendance chez les jeunes à valoriser leur identité ethnique, à s'intéresser

au français. Les jeunes de l'Acadie, eux, auraient plutôt tendance à désertier leur région natale, s'il faut en croire Pol Chantraine, auteur de «L'Acadie, un pays en morceaux» (p. 159 et ss), titre évocateur et ambigu, s'il en est. L'Acadien serait complexé par sa langue vis-à-vis des Québécois; quand l'on connaît le degré de complexe linguistique et culturel affectant le Québécois à l'égard des Français et des Anglais, on peut alors se douter de l'ampleur de l'insécurité acadienne!

Les derniers articles de cette section viennent confirmer l'état précaire des francophones hors Québec. Mépris, indifférence, rejet semblent caractériser l'attitude des gouvernements provinciaux canadiens à l'égard du français et de ses locuteurs (Suzanne Zwarun, p. 169 et ss). Hubert Gauthier (p. 189 et ss) va également dans ce sens et, mise à part Solange Chapat-Rolland pour qui «les groupes de francophones vivant hors du Québec ont acquis une nouvelle assurance» (p. 184), le tableau qu'on nous trace demeure bien sombre.

La dernière partie de l'ouvrage, traitant des caractéristiques du français canadien, débute par un bon petit traité d'histoire du français en Amérique du Nord (p. 201 et ss). Comme bien d'autres, le linguiste Gaston Dulong impute à l'enseignement de l'Église l'importance accrue prise par les anglophones britanniques lors de l'industrialisation du Québec. L'article du linguiste Paul Laurendeau (p. 219 et ss), qui tente de définir ce qu'est la langue québécoise, est malheureusement alourdi par un métalangage («stratigue», «diatopie», «épilinguistique», etc.) qui doit desservir la compréhension du public cible (francisants anglophones) et qui jure avec l'accessibilité caractérisant l'ensemble des écrits de ce recueil. Les pages qui suivent décrivent le français québécois à travers ses anglicismes, sa phonétique, sa grammaire et son lexique. Guy Connolly, Alain Marchal, Laurent Santerre, Marguerite Fauquenoy Saint-Jacques, Jean-Marcel Léard et Jean Darbelnet s'emploient à illustrer les lois naturelles qui gouvernent tout système de signes dont parlait Guiraud. Et en dépit de quelques répétitions inévitables (sur l'anglicisme et sur certains traits phonétiques), cette section constitue l'une des parties fortes de l'ouvrage.

La partie qui suit est moins réjouissante: il est en effet regrettable que Léandre Bergeron (p. 317 et ss) bénéficie d'une occasion supplémentaire pour venir vanter son *Dictionnaire de la langue québécoise*. Et je crains que la présence de la linguiste Danielle Trudeau (p. 325 et ss), qui a réalisé une critique logique et rigoureuse de l'ouvrage précité, ne vienne accroître indûment l'importance accordée à un ramassis épars et manquant de la plus élémentaire systématisme. Heureusement, le linguiste Claude Poirier (p. 339 et ss) vient nous rappeler que la lexicographie québécoise a acquis ses lettres de noblesse à l'Université Laval, par une documentation scientifique solide et par une approche rigoureuse.

Jean-Denis Gendron, qui signe un deuxième article dans ce recueil (p. 369 et ss), s'inspire d'une étude réalisée par une maison de sondages en 1971 et portant sur ce que les Québécois croient utiliser comme niveaux de langue. De là à en déduire les formes réellement utilisées, l'exercice m'appa-

raît bien périlleux. Surtout lorsque l'on sait que le sujet parlant est un bien piètre juge de ses propres réalisations linguistiques. C'est à Jean Paré, rédacteur en chef de *l'Actualité*, revue dont les collaborateurs occupent une place importante dans ce volume, que revient l'épilogue de cet ouvrage (p. 389 et ss). En parlant du français et de l'anglais au Québec, Paré déclare: «Ni l'une ni l'autre langue [...] ne sont "menacées". La majorité francophone est ici pour rester [...]» (p. 390) Voilà qui est sans doute encourageant pour le lecteur francophone mais qui contraste avec certains écrits de l'ouvrage, en l'occurrence celui de Guy Deshaies, qui déclare en page 126: «Une nouvelle revanche des berceaux serait, semble-t-il, la seule police d'assurance de la survivance française dans une mer d'anglophones.»

En conclusion, *Langue et identité* m'apparaît un recueil d'envergure sur la situation du français. Le choix des auteurs s'est fait dans l'ensemble de façon éclairée. Toutefois, comme tout recueil colligeant des articles d'auteurs variés, de formations diverses, écrits à des moments différents, l'ouvrage n'a pu éviter certains pièges. Tels celui de la répétition, de la contradiction, de l'émotivité qui se confond parfois avec la scientificité. La diversité des opinions, sans doute attribuable aux formations diverses caractérisant les collaborateurs, est certes un élément souhaitable lorsqu'on analyse toute question à fond mais le danger de confondre le lecteur profane est toujours présent. Mais mis à part ces quelques accidents de parcours — prévisibles avec un tel sujet — ce livre est à classer parmi les ouvrages de référence traitant de la question linguistique en Amérique du Nord. Ses articles, malgré parfois quelques signes de vieillissement, demeurent rigoureusement d'actualité. Et ils devraient l'être encore pour quelques décennies!

Département de français
Université du Québec à Trois-Rivières

CLAUDE TOUSIGNANT